

L'approche symboliste, si elle est développée ensuite par Valéry (pp. 113–114) et les lettristes (p. 180), est contredite d'une part par la réaction classiciste post-symboliste, illustrée ici par le cas de Maurras qui, comme le montre Stéphane Giocanti dans «Les composantes musicales dans le lyrisme de la musique intérieure» (pp. 165–176), reconstruit la musicalité de la poésie grecque ancienne de la pluralité des voix, d'autre part elle est déconstruite par le modernisme apollinarien qui remplace l'ancien système métrique basé sur la rime et le vers syllabique ou libre par une prosodie du discours. L'étude «Le "vers phonétique" d'Apollinaire» d'Arnaud Bernadet (pp. 131–164) met en relief le principe syntaxique de l'organisation de ce nouveau type de vers, les caractéristiques de la ligne rythmique et phonématique (pp. 145 sqq.) et enfin la visualisation de la voix (pp. 153 sqq.).

Les actes de colloque *Le vers et sa musique* est un concentré de la problématique traitée. La charpente théorique, essentiellement ancrée dans la linguistique structurale, notamment hjelmslevienne, et dans la meilleure tradition stylistique telle qu'elle apparaît dans les travaux de Molinié, de Meschonnic ou de Foyard, fournit un appui solide aux analyses pertinentes, respectueuses des textes. Un avantage non négligeable résulte du choix des problèmes nodaux dont l'étude permet de saisir, à travers l'approche stylistique, la diachronie de la dynamique littéraire.

Petr Kyloušek

Marc Dambre (éd.), *Les Hussards. Une génération littéraire*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle 2000, 326 p.; Alain Cresciucci, Antoine Blondin, *écrivain*, Paris, Klincksieck 1999, 199 p.

Un demi-siècle après leur apparition dans le champ littéraire, les hussards – Roger Nimier, Antoine Blondin, Jacques Laurent, Michel Déon – continuent à lancer leur défi. Si le désintérêt que les milieux intellectuels, politiquement plutôt à gauche, ont longtemps montré à l'égard la jeune droite littéraire des années 1950 semble aujourd'hui surmonté, le malaise de la critique universitaire persiste. En effet, comment définir un groupe d'écrivains qui, individualistes, refusent l'étiquette qu'on leur a collée, comment cerner une avant-garde qui, néo-classiciste, rompt avec la logique moderniste des avant-gardes, comment caractériser un mouvement sans manifeste ni réflexion théorique concernant la création littéraire? La critique manque souvent d'instruments d'analyse qui lui permettraient de viser une synthèse probante. D'où le mérite et l'importance des monographies comme celle de Nicolas Hewitt (*Literature and the Right in Postwar France. The Story of the "Hussards"*, Oxford-Herndon, Berg 1996) et de Marc Dambre (*Roger Nimier. Hussard du demi-siècle*, Paris, Flammarion 1989), d'où aussi l'utilité des colloques que ce dernier anime, que ce soit dans le cadre de l'Association des "Cahiers Roger Nimier" (colloque 1990; actes *Roger Nimier, quarante ans après "Le hussard bleu"*, Paris, Bibliothèque Nationale de France 1995) ou dans le cadre du centre de recherches «Études sur Nimier et les Hussards». Les actes de ce dernier colloque, tenu en 1997, constituent la publication que nous avons le plaisir de présenter.

*Les Hussards. Une génération littéraire* contient 21 contributions réparties en 4 chapitres. Le premier – «Effets de groupe» – fait le tour des différents facteurs qui ont produit l'effet éponyme du chapitre. Les meilleurs études de cette partie envisagent la définition du groupe des hussards de façon oblique en tant que le résultat du «regard de l'autre». C'est le cas de «"Grogards et Hussards": contre-feu de Sartre?» (pp. 13–29) où Marc Dambre insère l'article polémique de Bernard Frank, inventeur de la dénomination «hussards», dans la perspective de la stratégie des *Temps modernes*. C'est le cas aussi des «Hussards à la Une (1952–1960)» où Paul Dirx caractérise, du point de vue de leurs propres stratégies de politique littéraire, la présence (ou l'absence) des articles sur les hussards dans les revues littéraires de l'époque – *Les Lettres françaises*, *Le Figaro littéraire*, *Les Nouvelles Littéraires* (pp. 45–58). Michel P. Schmitt examine, dans «École des Hussards? Les Hussards à l'école» (pp. 69–78), la place que les auteurs hussards occupent dans les manuels scolaires – reflets à effet grossissant de l'institution littéraire. Remarquable par son analyse comparée des conditions historiques est l'étude de Nicolas Hewitt «Hussards et Jeunes Hommes en colère» qui établit les points communs et les différences qui ont conditionné l'émergence des deux mouvements littéraires en France et en Angleterre.

La seconde partie des actes – «Les Hussards en questions» (pp. 99–114) – rapporte le débat animé par Marc Dambre qui a invité à sa table ronde l'éditeur Jean-Claude Fasquelle et les auteurs, critiques et essayistes Bernard Frank, Alain Dugrand, Raphaël Sorin, Jean-Marie Rouart et Éric Neuhoff. La précision des questions posées par l'animateur (effet de génération, esthétique des hussards, effet de mythe), n'a permis que de mieux faire ressortir la difficulté que les intellectuels éprouvent à cerner le phénomène complexe que le mouvement des hussards représente.

La troisième partie – «École buissonnière» – est sans doute la mieux réussie et la plus importante, car centrée sur la question clé, celle de l'esthétique (poétique) des hussards, sous trois aspects saillants: le rapport des hussards à l'Histoire, le dandysme et l'écriture autofictionnelle. Sans négliger le mérite des contributions comme celle Sandrine Marcillaud «Discours du Moi et écriture du Je chez Antoine Blondin» (pp. 209–119) à laquelle on pourrait ajouter, au quatrième chapitre, le texte de François Authier «Beylisme et stendhalisme chez Jacques Laurent ou les avatars de Monsieur Moi-Même» (pp. 237–249), il faut souligner, avant tout, la qualité des études consacrées au premier des aspects: «Le ressentiment contre l'Histoire dans l'*Europe buissonnière* d'Antoine Blondin» par Éliane Tonnet-Lacroix (pp. 129–142), «Dérision et théâtralité dans *Histoire égoïste* de Jacques Laurent» par Jacques Poirier (pp. 159–170) et «Michel Déon, architecte et hussard ou les fantasmes de Varela» par Anré Not (pp. 185–199).

Le quatrième chapitre – «Généalogies» – est consacré aussi bien à l'ascendance qu'à la descendance littéraire des hussards. En ce qui concerne la première il faut relever la pertinence de l'étude de Denis Labouret «Angelo ou le comble du Hussard» (pp. 279–295) qui traite du rapport entre Giono et Nimier. Quant à la seconde, elle fait l'objet des textes de Bernard Alavoine «Entre Mousquetaire et Hussard: Denis Tillinac» (pp. 223–236) et d'Emmanuel Metz «Postérité littéraire des hussards» (pp. 251–264). On y apporte une réponse partielle à l'épineuse question de l'évaluation historique: en effet, quelle place assigner aux hussards qui, marginalisés sans être marginaux, ont trouvé leur filiation «néo-hussarde» dès les années 1980?

Un des écueils des actes de colloque est souvent la disparité des contributions. Le mérite des *Hussards. Une génération littéraire* est d'avoir dépassé le stade centrifuge de la problématique des hussards. D'excellentes analyses partielles, en particulier au troisième chapitre, montrent par leurs affinités thématiques et méthodologiques que désormais la voie est ouverte vers la synthèse: un regard d'ensemble consacré à l'esthétique des hussards.

Le fait, quoique sur un terrain plus restreint, est confirmé par la remarquable monographie d'Alain Cresciucci, *Antoine Blondin, écrivain*, la première qui, à notre connaissance, ait franchi le seuil de la biographie commentée ou interviewée des ouvrages précédemment consacrés à Blondin, et qui se range de plein pied au côté de la thèse universitaire de Marc Dambre sur Nimier (voir ci-dessus) tout en dépassant les travaux analogues sur les autres hussards – Jacques Laurent et Michel Déon.

La différence de qualité est sans aucun doute due à l'appareil théorique et aux concepts clé qui sous-tendent l'interprétation critique de l'oeuvre blondinienne. Les impulsions venues de la critique sociologique de Pierre Bourdieu, de la théorie de l'écriture autobiographique de Philippe Lejeune ou des théories postmodernes traitant le statut de la fiction et celui du discours et du métadiscours sont intégrées à un système interprétatif cohérent.

L'introduction – «Blondin dans le demi-siècle» (pp. 9–31) et le premier chapitre «Blondin polygraphe» (pp. 33–55) posent la question cardinale en ce qui concerne les hussards – celle de leur marginalisation par la critique. Cresciucci analyse les particularités du positionnement des hussards dans le champ littéraire des années 1950 et 1960, notamment face à la littérature engagée (Sartre) et désengagée (nouveau roman), et met en relief les éléments inhibant leurs efforts de légitimation. Le concept de l'«édifice mythique de la littérature» (p. 13) n'est peut-être pas tout à fait exact et acceptable, mais il montre bien que l'idée que l'on se fait de la littérature et de son évolution est une construction où l'image et l'imaginaire jouent un rôle. D'où l'importance de l'image légitimante dans la lutte pour la légitimité historique, d'où le pouvoir de consécration de la critique légitimante qui formule le métadiscours des institutions majeures – la critique et l'école (pp. 20–26). Intervenant dans une période de transition marquée par la disparition des avant-gardes (p. 31), le choix de Blondin (et des hussards) s'inscrit en faux contre les mécanismes de légitimation institués: la rupture d'avec la logique des avant-gardes et le retour au néoclassicisme sont contrecarrés par le refus des légitimi-

tés traditionnelles, voire de l'autolégitimité (pp. 89–90), ainsi que par le refus des hiérarchies esthétiques (p. 36); ce brouillage des repères est amplifié par l'absence d'un discours théorique.

À défaut d'une poétique explicite il faut découvrir celle qui, implicite, constitue le fil conducteur inhérent à l'oeuvre de Blondin. C'est le but des chapitres II à VI: «Roman/Autobiographie» (pp. 57–74), «Question d'écriture» (pp. 75–99), «Paysages» (pp. 101–126), «Personnages» (pp. 127–153), «Mythes personnels» (pp. 155–181). En accord avec la logique blondinienne, Cresciucci traite à égalité tous les genres cultivés par l'auteur – chroniques politique, littéraire et sportive, récit, roman – en prenant pour clé interprétative le concept de «projet autobiographique» (p. 73). Si le terme de «projet» introduit *a posteriori*, un peu abusivement peut-être, une intentionnalité qui n'a sans doute pas existé au début de la carrière de l'écrivain, le concept lui-même se justifie par la cristallisation progressive de l'écriture autofictionnelle dont Cresciucci retrace les étapes en s'appuyant sur les textes. La mise en question de la référentialité de la littérature qui au 20<sup>e</sup> siècle s'est traduite par la contestation de la fiction trouve chez Blondin une solution originale, celle de la confrontation de la fiction et de l'autobiographie et de la fusion des deux au sein d'une écriture à statut ontologique (p. 66) où le monde réel se transforme en espace verbal (p. 105) et où le statut de la véridicité (autobiographie) cède à l'imaginaire identitaire (autofiction; p. 70).

Cette modernité de Blondin, qui anticipe les tendances postmodernes, permet d'expliquer d'autres éléments de la poétique blondinienne: le détournement du code linguistique (pp. 85–87), la contestation du statut de l'écrivain et de l'institution littéraire (pp. 89–90), l'intertextualité d'une écriture conçue comme un dialogue avec la littérature et la littérarité (p. 93), le statut et le caractère des personnages (pp. 113, 127 sqq.), de l'intrigue (p. 130), de l'espace (pp. 78, 101 sqq.) du temps (pp. 161–162, *passim*), des éléments compositionnels comme l'incipit (p. 83) ou la construction de l'histoire (p. 78). S'y ajoutent, au chapitre «Mythes personnels» (pp. 155 sqq.), les thèmes majeurs, typiques de Blondin: négation de l'Histoire, quête impossible du bonheur, révolte contre l'ordre, jeunesse, amitié, quête d'une communauté non-institutionnelle, sport, dandysme, masque, etc.

La démarche interprétative qu'Alain Cresciucci a illustrée déborde la problématique blondinienne. Solidement campée dans le domaine de l'esthétique et de l'interprétation littéraire, elle fournit les éléments et les instruments d'analyse applicables à l'oeuvre des autres hussards dont l'image d'ensemble et la présentation collective en tant que mouvement restent souvent encore sous l'emprise d'un discours politico-historique. Une approche centrée sur les facteurs liés à la poétique des hussards permettrait sans doute de mieux comprendre et évaluer leur apport à la dynamique littéraire et de mieux saisir leur rôle avant-coureur des tendances postmodernes, représentées entre autres par les jeunes auteurs néo-hussards.

Petr Kyloušek